

Des rites à habiter

Entre mémoire et histoire

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg
Prêtre, professeur de théologie pastorale
à l'Université de Fribourg

Alors que les rites de l'Eglise catholique semblent dévalorisés et peu recherchés, d'autres fleurissent et suscitent l'enthousiasme de foules ou d'individus, démontrant que l'homme d'aujourd'hui, autant que celui d'hier, a besoin de symboliques de passage pour donner sens à son histoire. Il est temps que l'Eglise revivifie, entre tradition et créativité, ses actes rituels.

En tant qu'arbitre de football, je suis toujours frappé de l'aisance avec laquelle les joueurs, y compris les adolescents et les jeunes, se plient aux rites entourant un match, peut-être sous l'influence des rencontres de niveau international retransmises par la télévision : entrée des équipes sur le stade dramatisée par le commentateur, échanges des fanions au début et des maillots au terme des parties, tirage au sort pour déterminer le camp et le bénéficiaire du coup d'envoi ; diffusion des hymnes nationaux dans un silence religieux (ou presque, cf. Suisse - Turquie de funeste mémoire, sauf pour le résultat), trophée exhibé en triomphe devant les fans, chants liturgiques de communion, soutenus parfois par des instruments à percussion ou la flamme des briquets (ah ! si nos assemblées dominicales entonnaient avec le même cœur les cantiques religieux...), *olas* des spectateurs se levant ou battant des mains à des moments précis ou codifiés...

Cette ritualisation encadre les participants à la « grand-messe » du football et leur fournit les points de repères nécessaires pour que chacun trouve ses marques. Sans parler des cérémonies - j'allais dire « célébrations » - d'ouverture et de clôture des Mondiaux et Euros de foot et d'autres sports, ou surtout des Jeux Olympiques, à chaque édition toujours plus grandioses, qui, en

une sorte d'élan de néo-paganisme, se muent en paraliturgies où fleurissent également les éléments rituels.

Cérémonies exotiques ou ésotériques

Ce transfert du sacré, immédiatement répercuté pour des centaines de millions - désormais des milliards - de téléspectateurs et d'internautes par la « grâce » des écrans, vise à obtenir une espèce de sublimation du sport, pour en faire une exaltation de la grandeur de l'homme et de l'unité restaurée de l'humanité. Elles donnent l'impression à ceux et celles qui s'y associent de faire partie d'une grande communauté d'« initiés ». Elles sont présidées par une nouvelle classe de « grands prêtres », le « pape » haut-valaisan de la Fédération internationale de football Sepp Blatter, ou le « sous-pape » Michel Platini de l'Union européenne du ballon rond, par les « cardinaux » du Comité international olympique ou les divers responsables des associations sportives qui appartiennent aux personnes les plus puissantes de la planète, constituent une « nomenclatura » bénéficiant de privilèges et décident entre eux qui mérite de faire partie de leurs cercles de VIP.

Je pourrais mentionner également les rites qui président au show business, lors

de la venue de Johnny au Stade de France ou pendant le *Paléo* de Nyon et tant d'autres festivals, pops, rocks, variétés ou classiques : la vente des billets en quelques heures, les tentes des fans installées devant la salle de concert plusieurs jours avant l'*event*, l'arrivée spectaculaire de la vedette parfois par la voie des airs ou celle « dramaturgique » du chef d'orchestre renommé, les grands tubes repris en cœur par le public, lumignons (quasi-pascals) allumés, la présentation des musiciens, les solos de jazz applaudis au bon moment, les salutations des solistes et de l'orchestre debout - assis comme un seul homme, les bis à répétition, la vente des CD et des objets appartenant à l'idole...

Ou encore les cérémonies protocolaires pour l'accueil d'un chef d'Etat ou l'intronisation d'un président-roi de la République hexagonale, les défilés militaires, les bizutages comme passages obligés pour avoir droit d'accéder à un club fermé, voire la codification mise en place par les jeunes générations pour leurs rassemblements festifs (tels les *botellones*...).

Dans un autre registre, il est étonnant et interpellant de constater que des personnes de diverses conditions sociales, y compris des universitaires et des cadres d'entreprises, qui ont pris leurs distances avec les Eglises et les religions officielles, soit n'hésitent pas à s'approcher de groupes de type sectaire ou

ésotérique, soit se plongent avec ravissement dans des rituels orientaux ou africains, sans nécessairement adhérer à la religion qui les véhicule.

D'autres encore réclament une ritualisation de moments forts de leur existence (cérémonies civiles de « quasi-baptêmes », de mariages, de funérailles), en sollicitant des « spécialistes en rituels » non affiliés à une communauté ecclésiastique ou religieuse¹ - je connais plusieurs anciens pasteurs ou agents pastoraux catholiques qui se sont « recyclés » dans ce filon, et les pompes funèbres ajoutent volontiers de tels « services » à leurs prestations -, quitte à accepter sans problème encens, cierges, vêtements exotiques, prostrations... alors que ces éléments paraissent surannés et insupportables dans le contexte de la « vieille » Eglise catholique !

Un trésor dilapidé

Ne regardons pas trop vite de haut de telles pratiques. Si elles se multiplient, c'est qu'elles répondent à un besoin. Si elles répondent à un besoin, c'est peut-

église

Village du monde,
Paléo 2009 (Nyon)



1 • Représentative de ce mouvement qui se généralise, l'ouvrage de **Jeltjè Gordon-Lennox**, *Mariages. Cérémonies sur mesures*, Labor et Fides, Genève 2008. En marge des institutions religieuses, cette ancienne pasteure à l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis et à l'Eglise protestante de Genève propose « des mariages à la carte ». Ce livre sera suivi d'un autre consacré à des « cérémonies à la carte » relatives à un décès et à la naissance d'un enfant.

église

être aussi de la faute des Eglises traditionnelles, y compris de la catholique romaine. Car, dans la nature comme pour la foi, le vide a tendance à rapidement se remplir. En « envoyant balader » toute mention aux anges bibliques, au nom d'un rationalisme étriqué et orgueilleux, nous avons sans doute fait le lit de cultes angéliques ésotériques, qui font florès dans les salons *New et Next Age* de l'irrationnel.

Je me souviens de la très vigoureuse interpellation par l'ethnologue et thanatologue genevois-valaisan Bernard Crettaz, reprochant à juste titre à l'Eglise catholique de ses origines d'avoir « balancé par-dessus bord » une multitude de pratiques rituelles dans le cadre des funérailles, dont pourtant les gens ont terriblement besoin pour parvenir à faire leur deuil. Venant d'un observateur critique du catholicisme, l'invective ne manquait pas de piquant. Et je sais qu'elle revient régulièrement dans les propos échangés lors des « cafés mortels » - quel drôle de nom ! - qu'il organise à travers la Suisse Romande, afin d'aider les personnes endeuillées à mettre en mots leur ressenti(ment), souvent dû à un deuil mal abouti.

Pourquoi se priver de la visite mortuaire, si possible à domicile, le cercueil ouvert, ou de la veillée funèbre précédant les obsèques - telle que plusieurs unités pastorales du canton de Fribourg l'ont maintenue ?² Pourquoi ne plus faire l'accueil du corps sur le parvis de l'église et son entrée « solennelle » dans l'édifice, préfigurant l'entrée dans la maison du Père ? Pourquoi abandonner les rites de la croix déposée, du cierge pascal allumé, de l'encensement, sous prétexte de « commodité », y compris en pays mixtes ? Pourquoi renoncer à aller sur la tombe, en compagnie des proches, et à vivre le moment si précieux, psychologiquement et spiri-

tuellement, de la disparition du corps en terre, souligné par un geste (poignée de terre ou fleur jetée sur le cercueil) ?

Le (futur) nouveau *Rituel francophone*³ prévoit un accompagnement plus développé des différentes étapes de la crémation, puisqu'elle s'est abondamment répandue dans nos contrées, au crématorium comme au cimetière, lors de la mise en terre ou en columbarium de l'urne.

Peut-être est-ce aussi parce que nos démarches symboliques liturgiques se déploient de manière trop ritualisée et figée, qu'elles en sont devenues insignifiantes et que la population préfère souvent un enterrement dans la « plus triste intimité » ? Pourquoi ne pas négocier avec les autorités civiles et les pompes funèbres pour privilégier les obsèques dans l'église paroissiale, plutôt que dans ces froids et sordides centres funéraires, même si je suis bien conscient qu'il faille tenir compte du contexte sociologique et des contingences matérielles ?

Des rites à revivifier

On l'a vu lors de la vive polémique suscitée dans le Jura, il y a deux ans et demi, à propos d'une forme nouvelle proposée par une équipe pastorale à l'occasion de la première communion. Même si elle ne faisait que reprendre

- 2 • Je signale à cet égard que plusieurs formations ont été récemment mises sur pied en Romandie pour les animateurs de telles veillées, dont les familles et les communautés sont enchantées lorsqu'elles sont menées avec tact, finesse, profondeur et intelligence.
- 3 • En préparation. Est déjà paru à l'automne dernier un précieux guide pastoral : *Dans l'espérance chrétienne. Célébrations pour les défunts*, Desclée/Mame, Paris 2008.

ce qui se pratique déjà ailleurs depuis plusieurs années sans plus de remous, la suppression de la « fête-de-la-première communion-en aube » avait provoqué une levée de boucliers auprès de l'immense majorité de la population, tant chez les catholiques fidèles à la vie ecclésiale que chez les « intermittents occasionnels ». Les agents pastoraux de l'unité pastorale de Delémont avaient eu la sagesse de faire marche arrière, et même de présenter leurs excuses à cause des modalités de la prise de décision et de sa communication.

Car l'homme est un « être rituel », tous les anthropologues le clament, et plutôt que de brader le trésor des rituels de notre Eglise, il s'agit, à mon point de vue, de réfléchir à leur constante revivification de l'intérieur. Non pas supprimer, mais adapter, personnaliser, inculturer. Non pas rejeter avec dédain, mais renouveler, insuffler la brise légère de l'Esprit, dans la beauté, la sobriété et la gratuité qui sont des valeurs éminemment « postmodernes », plus au goût du jour que jamais.

Toute tradition risque de se scléroser. L'art de la pastorale sacramentelle consiste à trouver la ligne de crête évangélique pour tirer des propositions nouvelles du trésor ancien (Mt 13,52). Et ainsi à révéler pour aujourd'hui des choses « cachées depuis la fondation du monde » (Mt 13,35).⁴

Chacun de nous a besoin de rites, nous nous le rappelions récemment avec le pasteur de St-Saphorin François Rosselet, lors d'une formation œcuménique pour aumôniers en homes de personnes âgées : des rites « profanes » liés à l'âge, à la situation, à des changements

d'existence ; des rites religieux par lesquels nous nous savons « traversés par plus vaste que nous » ; des rites pour les personnes accompagnées comme pour les accompagnateurs.

Se mettre en relation

Un rite se tisse d'actions symboliques. Le terme est superbe, « symbole » (du grec *sun-ballô*, mettre ensemble) : un objet, coupé en deux, comme un tesson, un jeton ou... un billet de banque, dont chaque contractant prend un morceau, et qui exprime ainsi l'alliance établie. Le symbole met donc en relation : si le signe est de l'ordre de la connaissance, le symbole est de celui de la reconnaissance : « Les disciples d'Emmaüs reconnurent le Christ à la fraction du pain » (Lc 24,13-35). Le symbole comporte donc une dimension sociale éminente et sert de moyen d'identification à un groupe ou à une communauté.

De plus, il concerne la totalité de l'être, son corps, son esprit, mais aussi son âme et son cœur, il unifie la personne en saisissant les sens, l'intelligence, l'imagination comme l'affectivité. L'expérience symbolique s'avère donc indispensable pour accéder au réel, à tout le réel. Au-delà du langage univoque de la science et de la technique, les symboles (et les métaphores) des poètes, des artistes et des mystiques nous font accéder à des dimensions profondes de la réalité : « On ne voit bien qu'avec le cœur... ».

Le symbole rejoint cette capacité d'émerveillement dont sont comme nul autre capables les enfants ainsi que... les personnes âgées. « Je te rends grâce, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux savants, mais de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11,25).

4 • C'est dans cette lignée que se situe l'équilibré *Directoire sur la piété populaire et la liturgie. Principes et orientations*, Bayard/Fleurus/Mame/Cerf, Paris 2003.

église

Le symbole re-présente, c'est-à-dire rend présent la réalité. Un bouquet fait exister l'amour. Dans ce sens, « symbolique » ne s'oppose pas à « réel ». Au contraire, le symbole est réalité visible, concrète, qui devient porteuse d'une signification invisible, multiple, gratuite et insaisissable. Il permet de s'écarter des normes habituelles et du langage quotidien, afin de mieux saisir l'essentiel qui est bien réel.

Les rites donnent sens

Le rite met en œuvre un ensemble d'actions symboliques, de manière répétitive et codifiée. Il constitue l'expression extérieure, corporelle et gestuelle, de sentiments intérieurs qui sinon demeureraient tus. On sait l'importance de tels gestes et paroles pour la structuration de la personnalité d'un enfant. Ainsi un petit que ses parents ne caressent jamais et auquel ils ne disent pas « je t'aime » dépérit.

Le rite donne un sens à l'existence, il aide à (ré)organiser le monde, il affermit et solidifie l'identité, il permet de devenir sujet. Il offre un cadre aux émotions, il réhabilite l'imaginaire en ouvrant au symbole. Il rend possible une certaine distance, afin de mieux reprendre pied dans la vie.

Grâce au rite, l'homme prend acte du franchissement qui s'opère, il peut (re)trouver une nouvelle phase de vie, il opère un passage. L'acte rituel inscrit l'individu dans une mémoire et une histoire, il dit une appartenance, il facilite l'intégration à une communauté, il réalise une initiation. « Ah ! il est des nôtres », chante-t-on après que quelqu'un se soit plié au rituel d'une association. Et combien sont indispensables, autant que gratuits, le rite de l'apéritif après la messe

ou celui de la clairière pour le pique-nique : ils agrègent chaque personne à l'ensemble !

Paradoxalement, ils sont sources de liberté, ils délimitent un cadre indispensable au sein duquel se meut la créativité. Comme l'organiste qui, pour improviser avec brio, s'appuie sur un canevas harmonique strictement établi.

Les rites déploient une tradition (au sens de *tradere*, transmettre), toujours la même et pourtant sans cesse nouvelle. A chacun de se les approprier à sa manière. A chaque équipe pastorale de conjuguer fête communautaire de la communion solennelle avec l'aube baptismale et fête familiale plus individualisée. A chaque parcours d'habiller de neuf la célébration séculaire de la première communion, afin d'en faire un point de départ, et non un point d'arrivée. Sans répéter servilement, mais sans tout casser. Nos contemporains ont besoin de beaux pères.

Fr.-X. A.